JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : La chambrette

Dans l'éblouissement d'un transport inouï,
Jeanne redresse alors son front épanoui
Où monte une rougeur divine. Elle se lève,
Et le convalescent, souriant dans son rêve,
Ne se réveille point. Un ange trop zélé,
Trop fidèle gardien, sans doute, aura scellé
Ses yeux d'un doigt jaloux, car ce céleste guide,
Au ciel, n'a jamais vu, sous un jour plus limpide,
Plus amoureusement, deux lèvres se poser
Dans un plus angélique et plus chaste baiser ;
Ni séraphin brûler d'une flamme plus pure.

Jeanne sent palpiter l'âme de la nature
Mystérieusement dans son cœur agrandi :
Arbres, insectes, fleurs, beau soleil de midi,
Tout y bruit et chante, et les aristoloches
Font, au jour frémissant, carillonner leurs cloches,
Pour fêter cette ardente éclosion d'amour.
Dans le calme embaumé de ce discret séjour,
Jeanne aspire amplement, avide, inassouvie,
Tout ce que l'air contient de vigueur et de vie,
Dût son cœur éclater, tant il se gonfle et tant
La joie immense afflue à son sein palpitant.

Mais cette plénitude ineffable l'oppresse.
L'amour et le soleil la brûlent, et l'ivresse
Que son cœur ne peut plus contenir, a besoin
De s'épancher en pleurs à l'ombre, sans témoin.
Or, il est un réduit respecté qui l'appelle,
Un abri de candeur, plus saint qu'une chapelle,
Sa chambrette ; elle y court. Un parfum virginal
Plus subtil et plus frais qu'un souffle matinal,

Que l'haleine des foins mouillés d'aube ingénue,
Erre dans la blancheur de cette chambre nue.
Jeanne tombe à genoux, et son front et son bras
Plongent en frémissant dans la fraîcheur des draps ;
Et, comme on voit pleuvoir les orageuses nues,
Son amour verse à flots des larmes inconnues…
O douceur ! ô puissance ! ô légitime orgueil !
Elle bénit le sort qui l'a jetée au seuil
De cet humble manoir que la pauvreté garde.
Cette enfant du chemin qu'on nomme la bâtarde,
Désormais peut braver l'outrage des méchants,
Et l'amour de Bruno va réveiller ses chants.
Un sentiment de paix sereine la pénètre
Et, lente, elle s'accoude au bord de la fenêtre.

Elle aimait à sonder le lambeau d'horizon
Et les champs qui fuyaient derrière une maison
Où, sous le ciel, brillait, à côté d'un vieux chaume,
Dans l'éblouissement merveilleux de son chrôme,
Soleil dans le soleil, un carré de colza.
Là son regard ravi longuement se posa.
Instant délicieux ! La rue était déserte
Et si calme qu'à peine, à la fenêtre ouverte,
Le rideau blanc tremblait. Les souffles assoupis
Frôlaient, sans la courber, l'herbe aux naissants épis.
La rue était déserte, et si grand le silence,
Qu'on entendait vibrer les bourdons en démence
Qui, d'un vol éperdu, bondissaient, par instants,
Enivrés et gorgés de miel et de printemps,
Tandis que, doucement, voix dormante et confuse,
Arrivait de très loin un murmure d'écluse,
Que lointain, monotone, assourdi, s'enrouait
Quelque part l'éternel ronflement d'un rouet.
Le Soleil ruisselait dans les cours. La volaille
Sans cesse y picorait, gloussant, fouillant la paille.
Les coqs altiers, parfois, battant des ailerons,
Faisaient subitement retentir leurs clairons

Comme un royal défi jeté dans la lumière,
Et tout rentrait soudain dans la paix coutumière.

Cependant le bruit lourd et timide d'un pas
Rompt la tranquillité de la rue, et Thomas,
Très rouge, très confus, l'air souriant et lâche,
S'avance en murmurant des mots obscurs qu'il mâche,
Et ses yeux allumés dévorent en passant
Jeanne de leur regard étrange et caressant…